

Patricia Houéfa Grange

CETTE MALAISIE *LAH!*

Carnet de déambulations en prose pantounée



ISBN 979-10-91328-73-9

© Éditions GOPE, 74930 Scientrier, février 2020



www.gope-editions.fr

Relecture, correction : David Magliocco,
Marie Armelle Terrien-Biotteau, Jacqueline Rochefeuille

Couverture : David Magliocco
Illustration de couverture : © Patricia Houéfa Grange, 2019

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PRÉFACE

Et voilà *lah ! – lah* est ce petit intensif malais à placer partout où nécessaire qui vous signe un Malaisien aussi infailliblement qu'en un certain pays les Français seraient surnommés des « *Ouh lala* ». Vous venez de pousser la petite porte du magasin de bonbons de Patricia Houéfa Grange. Comme vous avez eu raison de céder à la tentation ! C'est l'un de ces magasins (devenus rares) aux mille couleurs offertes à tous nos sens, le long de rangées colorées d'irrésistibles boccoux. Une vaste collection d'authentiques confiseries traditionnelles de pays, rassemblée dans le minimum d'espace.

Ce recueil n'est pas celui d'une voyageuse patentée qui poétise ici et là le long d'une obligation de pérégriner. Ce n'est pas davantage, à l'inverse, celui d'une poétesse qui cherche à toujours ré-enchanter son inspiration dans un *Toujours ailleurs*. C'est le jardin d'une incorrigible gourmande, dont le plaisir de ses découvertes au pays enchanté des bonbons se double de celui de nous faire déguster, en un rapide tour de magasin, un monde tout entier de friandises. Boccoux d'images, de souvenirs, d'impressions colorées : c'est bien ainsi que je m'imagine ces pantouns égrenés le long du chemin et

leur talent, c'est bien de nous rappeler, en cela, ce qu'est pour bonne part l'art le plus original du « vrai pantoun malais » lui-même. (Rappelons l'essentiel de ce genre longtemps occulté au profit de son ersatz dit « pantoun », mais dont l'acclimatation récente en France est désormais *un état de fait poétique* : un quatrain à rimes croisées formé de deux distiques liés par une analogie ; le premier, le *pembayang* ou ombre portée donnant un décor, tandis que le second renferme seul le sens, le message ou *maksud*.)

Mais l'art du pantoun, qui me semble la quintessence de ces pages, ne les résume pas pour autant à cette seule gourmandise.

L'étrangère déambule en promenade
cœur qui tangué à fleur de quête.

Afin de bien cerner la séduisante originalité de ce recueil, il faut dire à quel point il s'inscrit profondément dans cet « art authentique » du pantoun. Par sa dimension collective, d'abord. C'est le recueil des sentiments, de la disponibilité à autrui, de l'écoute puis d'une parole *insérée* – on fait si souvent l'inverse, parler d'abord en s'écoutant ! Un mode « sympathique » au sens fort de l'échange, du pantoun échangé. Par sa dimension orale ensuite : pantouns chantés,

pantouns dansés, pantouns *dits*, pantouns pensés à haute voix. Attrait puissant du refrain, qui ponctue ces quelques étapes dans une sorte de Pays-Révélation, dont la simplicité ainsi concrétisée nous « déambule » entre ritournelles et magie. Séjour court, rencontres toujours brèves mais aux incidences longues. Tout cela durera longtemps dans notre tête, comme le bonbon fond lentement : Patricia Houéfa a l'art de mettre « les bouchées doubles ».

Mais assez des bonbons, puisque ce recueil, c'est le magasin tout entier. Parlons maintenant des langues. De ce jeu du plurilingue qui exprime dans la même envolée le pays lui-même, la Malaisie, où les langues se mélangent souvent à l'insu même des locuteurs et le travail du métissage poétique de l'auteure, dans tous les ouvrages. Vous aurez besoin d'un bon lexique ? C'est un bénéfice de plus ! En une dizaine d'étapes à travers un pays que l'on « rate » si facilement tant son accès, derrière une familiarité conviviale, sans-façon, est profondément compliqué, l'auteure ne *pass*e pas dans des lieux, des paysages, des chambres d'écriture : elle les *incorpore*. Elle s'infiltrer dessous. « J'ai habité la nuit de ta peau » : comme j'aime cette image parmi les ballets de lucioles sur la rivière Selangor, celle qu'aima tant le prix Goncourt 1930, Henri Fauconnier. Croisons Cotonou et Baudelaire, la « maison bleue » de Maxime Le Forestier et Mexico, Putrajaya et Kipling – j'accorde au passage un très grand prix à cette mention –,

Bukit Bintang et ce que j'appelle le « Big Bang » des merveilleuses sonorités du malais... Déambulations... Ou plutôt télé-portages ?

Ces pages sont en effet comme on le dit trop communément « habitées ». Leurs saveurs, leurs couleurs, leurs « bruits » (le mot signifie également « rimes » en malais) où sonnent tant de langues, ces pulsations, leurs mystères aussi, font qu'elles ne se laisseront pas entendre ni lire en une seule fois. D'ailleurs, s'il ne s'était agi effectivement de bonbons, on aurait pu parler de fleurs japonaises, qui se développent lentement à chaque relecture, *ré-entente*. Mais l'image était risquée. Il importe en effet, pour terminer, de dissiper tout mal-entendu avec le fameux *haibun*, la prose truffée de haïkus bien connue des poètes du genre bref. Si cette prose pantounée est totalement pionnière en France, sinon en Occident, ce n'est pas parce que le pantoun s'y substituerait au haïku : c'est tout simplement parce qu'elle continue, prolonge, étend pour notre bonheur le plus naturel des arts de la prose dans la tradition malaise originelle. conteurs, auteurs d'histoires longues ou brèves, orales ou écrites, paysannes ou de Cour, romanciers et nouvellistes contemporains : il n'est de récit dans tout l'Archipel sans ces moments de grâce – je veux dire : sans l'art d'éterniser en quatre lignes codifiées un mouvement intérieur qui soudain dépasse les mots.

On est dans la plus pure tradition, et pourtant, en même temps, on a révolutionné nos habitudes. Mine de rien, en quelques dizaines de pages, ce recueil inspiré *nous montre la plus essentielle des manières de dire* d'un univers immense et parlant (entre autres) l'une des principales langues de la planète. Quant à l'univers intérieur de la poétesse, caché ou manifesté entre découvertes malaisiennes et pantouns malais, je laisse au lecteur le soin de tracer ses propres pistes, avec ces quelques notes pour guide.

Merci pour ces bonbons. Nous avons le plus grand besoin de tels cadeaux.

Georges Voisset

Cofondateur de Pantun Sayang, directeur de rédaction
de *Pantouns et Genres brefs*



À mes parents, à mes frère et sœur,
à ma nièce, tout premiers auditeurs,
récepteurs, lecteurs de mes ressentis
et impressions de voyage.

Kuala Lumpur & Batu Caves

Je n'aime pas les grandes villes. Kuala Lumpur ne sera pas une exception. Tout y est démesuré, tentaculaire, vertigineux. Les transports en commun me rendent chèvre.

Heureusement, il y a Merdeka Square. Les bâtiments du centre colonial ont comblé mon amour des vieilles pierres. Époustouflée par Masjid Jamek s'élevant majestueuse au confluent des deux fleuves.

Pouvoir redevenir piétonne et tourner en rond dans le dédale des rues de Chinatown. Respirer l'odeur entêtante des spirales d'encens dans les temples. Aller d'une religion l'autre. Taoïste, hindoue, bouddhiste. Découvrir le parfum insistant du durïan qui colle aux narines. Ne pas encore oser le goûter...

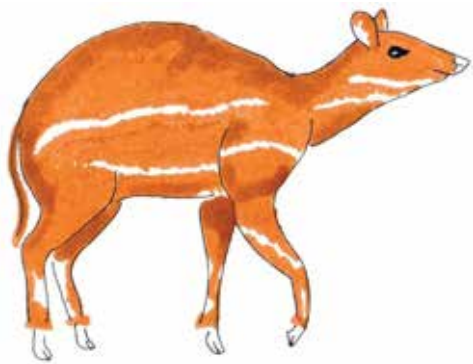
J'ai défié mon vertige dans les grottes de Batu Caves. Ici, le gigantisme des statues et la hauteur du temple font comme un écho à la démesure de la *skyline* et des Petronas Towers de KL.

Déluge de couleurs vives, fortes, comme des épices visuelles. Têtes jaunes des enfants après le baptême. Toujours les vapeurs de l'encens. Le goût de l'eau de coco dans la soif. Le jeu des macaques à l'affût du moindre casse-croûte et de la moindre boisson abandonnés.

Noix de coco brisée
au pied de la divinité.
Peur du vide conjurée
au pied doré de l'escalier.

Je n'aime pas les grandes villes. KL ne sera pas une exception. Mais coup de cœur pour le quartier que j'ai habité. Jalan Sahabat, avec sa *Sahabat Guesthouse*. Petite maison bleue accrochée à la *bukit*. Bukit Bintang au cœur qui bat comme son nom : Bukit Bintang, Bukit Bintang, Bukit Bintang.

Dans ce quartier vibrant surtout la nuit, la Béninoise en moi a resurgi. Les marchés de nuit. Les petites boutiques où tout peut se vendre ou se réparer. Le maïs qu'on fait griller au coin de la rue.



GLOSSAIRE

– **Azan** : (arabe) littéralement « appel ». Terme désignant l’appel à la prière que lance le muezzin cinq fois par jour.

– **Almond milk** : (anglais) lait d’amande, souvent proposé dans les restaurants indiens. Il est préparé en y ajoutant des épices tels que la cardamome et parfois un peu de safran.

– **Angsana** ou *pokok sana* : (malais) arbre à fleurs jaunes natif de Malaisie. « Arbre d’amboine » (*Pterocarpus indicus*) en français. Très populaire, il est planté sur le bord de nombreuses routes.

– **Asam laksa** : (malais) la *laksa* est une soupe de nouilles de riz ou de vermicelles de riz à laquelle on peut ajouter des boulettes de poisson, des crevettes, du pâté de soja, du poisson, du poulet ou des pousses de soja. Très populaire en Malaisie, la recette varie selon les communautés et les provinces. *Asam laksa* est une spécialité de Penang. C’est une soupe de tamarin (*asam* signifie « aigre »), de poisson ainsi que de fruits et légumes émincés, accompagnée de pâte de crevettes.

– **Baba-nyonya** ou *Peranakan cina* ou encore Chinois des Détroits : termes désignant les descendants de Chinois, nés en Chine et s’étant établis dans les détroits de Penang, Malacca et Singapour, en y ayant épousé